

indifférent ou entêté. Je m'aventurai, le dimanche après-midi, à faire une exhortation en sessouto, et je ne restai pas court. Les gens prétendent qu'ils ont tout compris ou peu s'en faut.

Nous avons eu, ma femme et moi, un très grand plaisir à faire la connaissance de tous ceux qui vous appartiennent au Lessouto. Ils nous ont témoigné beaucoup de bonté et d'attentions ; nous jouissons extrêmement de leur amitié.

Il ne me reste plus, cher Monsieur, qu'à vous prier de recevoir nos salutations respectueuses.

Votre bien affectionné.

Paul BERTHOUD.

LETTRE DE M. PREEN.

Morija, 7 septembre 1873.

Bien cher Monsieur,

Depuis longtemps, chaque courrier que je voyais partir me rappelait que j'étais en retard dans ma correspondance; cela me chagrinait; mais excusez-moi; après les travaux de la journée ma pauvre tête n'était plus bonne à rien. Ce soir même, je suis obligé de prendre mon courage à deux mains pour vous écrire ces lignes.

Que je vous remercie tout d'abord pour votre bonne et affectueuse lettre du 19 mai. Vous savez par expérience ce que l'on éprouve dans un pays comme celui-ci, quand on reçoit quelques lignes d'un frère ou d'une personne qu'on aime. Nous avons été heureux d'apprendre que le Seigneur continue à vous soutenir.

Grâce à Dieu, notre santé est bonne aussi, quoique la chaleur, ces derniers jours, nous ait un peu accablés.

Pour ce qui concerne l'emploi de mon temps à l'école normale de Morija, il y aurait long à dire. Vous connaissez

le proverbe : « Qui trop embrasse, mal étreint. » On me l'appliquerait probablement si j'étais en Europe ; mais ici, vous le savez, on est obligé par la force des circonstances de mettre la main à une foule de choses. Jusqu'à présent, je n'ai pu consacrer que peu de temps à l'enseignement et j'ai dû me borner à donner des leçons d'écriture et de dessin. Plusieurs élèves me réjouissent par leurs progrès. Quelques-uns ont un vrai talent pour le dessin ; mais il leur faudrait un meilleur maître que moi. Dans quelque temps, j'espère vous envoyer des spécimens de ce que les plus avancés peuvent faire en ce genre.

Chaque jour, pendant deux heures, j'exerce les élèves aux travaux manuels. Nous faisons toutes sortes d'ouvrages. En ce moment, je suis en train de planter avec eux un petit bois de gommiers-bleus (1) (*eucalyptus* d'Australie) sur le penchant de la colline où est située l'école. Si le bétail n'y fait pas trop de dégât, ils pourront, dans deux ans, avoir atteint une hauteur de sept à huit mètres. Ce sera magnifique au point de vue du paysage et nous aurons, en sus, du bois de charpente. Après que nous aurons transplanté les jeunes plants que j'ai dans mes pépinières, nous en aurons mis en terre plus d'un millier.

Le reste de la journée, je m'occupe le plus souvent à l'atelier. En ce moment, c'est la saison du labourage. Je ne le verrais pas de mes yeux que je le saurais par les différentes pièces de charrues que l'on m'apporte pour que je les répare. J'entends souvent répéter cette phrase : *Ako*

(1) Par une coïncidence qui nous a fait grand plaisir, au moment où nous recevions la lettre de M. Preen, notre excellent ami, M. Drancourt, instituteur à La Tremblade, nous envoyait une note fort intéressante sur la propagation de l'*eucalyptus globulus*, comme moyen de faire cesser les fièvres intermittentes dans les pays marécageux. Il a puisé ses informations dans un article de la *Science pour tous*. C'est surtout en vue du Sénégal qu'il a eu l'idée de nous en écrire. Nous ne manquerons pas de transmettre sa note à M. Preen aussi bien qu'à M. Villéger.

ntousè ntaté, tsépé é robéhile (aide-moi, mon père, le fer de ma charrue s'est brisé). Dans les commencements, je le faisais gratis, mais comme il me faut du charbon et du fer pour aider nos gens, je demande à ceux qui résident dans des localités où il y a encore des arbres, de m'apporter du charbon, et aux autres de me donner de l'argent pour acheter du fer et remplacer ceux de mes outils qui sont usés ou qui se cassent. Si on les aide, il est naturel qu'ils fassent quelques petits sacrifices ; d'ailleurs, ce n'est pas l'argent qui leur manque. Les Bassoutos vendent, tous les ans, une énorme quantité de froment et de maïs. Ils veulent tous avoir leur charrue ; si seulement elles étaient un peu plus solides, cela m'épargnerait beaucoup de temps.

Un maçon anglais a construit les murs de notre maison. Ils sont debout depuis près de trois mois, mais le bois de charpente n'est pas encore ici. J'espère le voir arriver la semaine prochaine et j'en suis très content, car je pourrai employer le temps des vacances à faire la toiture ainsi que les portes et les fenêtres. Ce sera une grande économie.

Quant au sessouto, j'ai eu beaucoup de peine à m'y mettre et mes progrès ont été lents. Cela tient à plusieurs causes, mais surtout à ce que j'ai eu deux langues à apprendre à la fois. Je commence à converser en anglais sans trop de difficulté, grâce aux leçons de Mme Dyke. Son mari aurait pu, lui aussi, me faire faire des progrès en me parlant dans sa langue, mais il n'y faut pas penser, quand il est avec moi il lui est impossible de me parler autrement qu'en français. — Je pourrais bien articuler quelques phrases en sessouto, mais mon style fait rire parfois les indigènes et cela m'intimide. J'ai mieux aimé jusqu'ici m'abstenir de parler en public, d'autant plus qu'il y a ici des frères qui s'en tirent à merveille.

J'espère cependant pouvoir bientôt me mettre en route, le dimanche, pour aller annoncer l'Évangile dans les vil-

lages païens qui ne sont pas trop loin de Morija. J'y ai été une fois avec M. Duvoisin, et j'ai vu qu'on pouvait faire un bien immense dans ces tournées. Le village que nous visitâmes est tout païen, à l'exception d'une famille, dont le chef est un ancien de notre Eglise. Nous trouvâmes tous les habitants buvant de la bière et quelques-uns fumant du chanvre, de sorte qu'il fut assez difficile de les rassembler. C'étaient des cris et un tumulte au milieu desquels on avait de la peine à se faire entendre. Enfin, M. Duvoisin appela les enfants et peu à peu les adultes se groupèrent et ils écoutèrent avec attention. Quand on leur parle de Dieu et de l'Évangile, ils sont d'une tranquillité parfaite. Quelle différence entre ces buveurs de bière et ceux d'Europe ! Ces derniers vous insulteraient ; ceux d'ici respectent, quoique païens, les choses divines.

Mon ami Kohler, depuis son installation à Cana, ne nous donne, pour ainsi dire, plus signe de vie. Les gens l'ont très bien reçu et les services, qui sont encore tenus par un évangéliste, sont bien suivis. Que le Seigneur aide notre frère dans ses travaux fatigants. Kohler pourra mieux que nous se faire une idée des peines que vous avez eues pour commencer votre œuvre lorsque les ténèbres régnaient encore sur tout le pays.

Comme il se fait tard, je suis obligé de m'arrêter. Veuillez présenter nos salutations respectueuses aux membres du Comité et tout particulièrement à M. Fallot-Légrand. Je souhaite que M. Hermann Dieterlen (1) tienne bon pour les missions. Je serais heureux de le voir arriver au Lessouto ; ce serait pour nous un vrai jour de fête.

Agréez, etc.

J. PREEN.

(1) M. Preen est du Ban-de-la-Roche, comme MM. Fallot-Légrand et Dieterlen.